

Conférence

J'ai commencé à fréquenter les bidonvilles en région parisienne en 2002, au retour d'un long séjour en Roumanie où je menais mes recherches en ethnologie sur un groupe rom de Transylvanie (les Gabori). Avant de connaître ceux que l'on appelle les « Roms migrants », j'ai ainsi côtoyé pendant plusieurs années des Roms *chez eux*, les suivant dans leur quotidien, étudiant leurs relations communautaires mais aussi les rapports qu'ils entretiennent tous les jours avec leurs voisins, ceux qu'ils appellent les Gadjé*.

* *l. e.* les non-Tsiganes. Pour être plus précis, la prononciation en romanès est « Gajé », je conserve toutefois dans le texte l'usage tel qu'il est répandu en français (des Gadjé, un Gadjo, une Gadji).

Cette expérience en Roumanie m'a rapidement amené à nuancer les idées généralement partagées sur les « Roms de l'Est » : certes, les individus et familles que je rencontrais là-bas ne faisaient pas partie des couches les plus aisées de la population roumaine, loin de là, mais ils n'étaient pas non plus les seuls à devoir se débrouiller au quotidien pour s'en sortir. Plus encore, contre l'image de communautés roms repliées sur elles-mêmes et marginales, ces Gabori donnaient à voir des formes d'insertion locale positives et des dynamiques socioculturelles totalement intégrées au contexte transylvain et roumain. Tout ceci tranchait avec les discours tenus depuis les années 1990 sur les Roms de Roumanie, perçus comme des exclus sans attache, ségrégués depuis des siècles, victimes impuissantes de l'Histoire, etc.

Au départ, j'ai pu croire que les Roms Gabori étaient une exception dans le paysage roumain. C'est d'ailleurs ce qu'ils soutiennent eux-mêmes, puisqu'en parlant des autres Roms ou, pour reprendre leur terme, des autres Tsiganes (*figani*), ils mobilisent les mêmes stéréotypes (le plus souvent négatifs)

que leurs voisins roumains ou hongrois... Mais en apprenant à connaître par la suite d'autres groupes roms, originaires d'autres régions, j'ai pu me rendre compte que les Gabori étaient loin d'être les seuls à ne pas se conformer au cliché du « paria miséreux ».

Cela ne veut pas dire que les Roms de Roumanie n'éprouvent aucune difficulté particulière mais, simplement, que tout en étant majoritairement issus de milieux sociaux modestes, voire très modestes, ces groupes et familles ne forment pas une catégorie sociale homogène et massivement exclue de la société roumaine : ils en font partie intégrante, à leurs manières (diverses), pour le meilleur et pour le pire. Le pire étant notamment la dégradation majeure des conditions de vie pour toutes les couches populaires de ce pays depuis plus de vingt ans, au cours de ce que l'on appelle pudiquement la « transition économique ».

C'est à la faveur de cette interminable « transition » que s'est installée sur le devant de la scène politico-médiatique européenne la fameuse « question rom ». L'été 2010 en

**Des membres
à part entière
de la société
roumaine.**

France n'a été en définitive qu'une séquence de surf politicien sur une vague croissante depuis les années 1990. Ce focus permanent sur la « question rom » permet, par l'ethnisation de la pauvreté au niveau continental, de ne pas interroger les causes structurelles de l'augmentation de la précarité et des formes d'exclusion (sociales, spatiales et symboliques) dans nos démocraties néolibérales et urbaines. Et si, par ailleurs, l'anti-tsiganisme est bel et bien un trait récurrent des discours nationaux européens depuis le XIX^e siècle, il semble difficile, pour ne pas dire dangereux, de vouloir le contrer en revalidant sans cesse l'image réductrice des « Roms, catégorie sociale problématique ». Comme l'écrit Éric Fassin, « il ne faut pas prendre l'objet de la phobie pour sa cause* ».

D'autant plus qu'à côtoyer des Roms, on se rend rapidement compte que « les Roms » n'existent que dans l'imaginaire, les rapports statistiques ou les discours politiques. Mon expérience en Roumanie a ainsi fortement influencé mon regard sur les Roms des

* « Pourquoi les Roms », *Lignes* 35, Paris, Nouvelles éditions Lignes, 2011.

bidonvilles en France, lorsque j'ai commencé à les fréquenter : elle m'a permis de ne pas oublier que les gens que l'on voit vivre dans des cabanes agglutinées entre l'autoroute et les voies ferrées, en compagnie des rats, des gaz d'échappement et d'une boue tenace, n'ont pas commencé leur existence ici, dans ces conditions. Ils viennent de quelque part, y ont leurs attaches, une vie sociale, de bons et de mauvais souvenirs – bref, ils avaient une vie avant le bidonville. Et ces familles ont même une vie *pendant* le bidonville, en dépit d'une très grande précarité matérielle.

Mon propos consistera donc à apporter quelques éléments pour mieux comprendre qui sont ces personnes habitant aujourd'hui les marges urbaines, les raisons de leur présence et leurs réalités quotidiennes. Mais il faudra aussi interroger les causes de ce « phénomène », lesquelles n'ont pas grand chose à voir avec ce que sont les Roms, mais renvoient à des réalités sociales, politiques et économiques bien actuelles, lesquelles nous concernent tous.

Je pourrai alors finir en évoquant les expériences locales qui sont menées ici et là

afin d'« éradiquer » les bidonvilles. Non pour déterminer celles qui seraient « bonnes » ou « mauvaises », mais afin d'ouvrir plus généralement la discussion. Car nous verrons que la manière dont se développent des projets locaux d'insertion ou d'accompagnement social envers des Roms migrants jette une lumière crue sur le contexte général des politiques sociales telles qu'elles se développent aujourd'hui, en particulier les logiques, souvent schizophrènes, de « régulation de la pauvreté » fondées sur une approche gestionnaire et catégorielle de l'action sociale.

Quand viendra la conclusion, j'espère que je vous aurai convaincus du fait que le bidonville, tout en étant une « urbanité inaccomplie » (Abdelmalek Sayad), est de la ville (donc que les problèmes des habitants des bidonvilles sont ceux de la Cité en général) et que les « Roms migrants » sont avant tout des migrants, finalement pas si exotiques que cela... en tout cas dans leur modèle migratoire. Quoi qu'en disent les pouvoirs publics et, bien souvent, les médias.